

n'était venu au lac que pour se désaltérer.

Mais si, à la vérité, le tigre trempa sa langue dans le lac, il ne parut aucunement que ce fût par besoin. Il releva bientôt sa gueule humide et scruta l'alentour. Une sorte d'intuition me dit que, au rebours de mon espoir, il avait fait mauvaise chasse, qu'il cherchait une compensation à sa nuit infructueuse. Un faux mouvement, et je devenais cette compensation.

Le temps que le tigre demeura immobile, ses prunelles de topaze lentement déplacées d'arbre en arbre, de buisson en buisson, eut la longueur atroce de la terreur en attente.

Un instant, il parut vouloir se retirer, et se retourna vers la forêt avec une extrême nonchalance. Puis, au bruit d'un oiseau s'envolant dans le feuillage, il tourna le cou avec vivacité, une lumière de phosphore passa sur son regard. Mais il ne vit rien ; il demeura campé avec la tête de profil, mi vers l'épaule, dans une pose aussi gracieuse que celle d'un chat attentif. Il hésitait évidemment entre deux routes : j'entendais battre non seulement mon cœur, mais, en quelque sorte, mon cerveau.

Enfin, la bête prit son parti. Elle se tourna de nouveau vers le lac, fit un pas vers la rive. Ce pas ne la rapprocha pas de moi, il se pouvait que la route choisie fût dans une direction favorable. Mais, à un second pas, plus rapide, mon épouvante se décida. Je fis un bond, puis un autre, je saisis ma bicyclette.

Un tel vertige tenait mon être, que, d'abord, je ne me rendis pas compte si le tigre avait bougé ou non ; mais, dans un éclair, tandis que je sautais en selle, je vis le grand corps se raser, j'entendis le bond. Dans le même instant, je donnais le premier coup de pédale.

Malgré l'émotion, mes mouvements étaient sûrs, nets, agiles. Il semblait que je fusse devenu tout instinct, que chacune de mes fibres obéît à cette volonté obscure qui vaut cent fois mieux à nous conduire à travers le péril immédiat que les plus claires raisons. En deux élans, j'obtins la grande vitesse, et, dans l'intervalle minuscule qui s'écoula entre le premier et le deuxième bond du fauve, j'étais d'aplomb pour la lutte. Le tout était de garder une avance, si légère fût-elle, pendant une cinquantaine de mètres, après quoi, probablement, la vélocité du tigre deviendrait moins foudroyante, tout en demeurant redoutable.

Je poussai avec une ardeur frénétique ; mais, au quatrième bond, la distance était réduite à quelques pas ; au cinquième, le fauve n'avait en quelque sorte qu'à allonger la patte ; au septième, il toucha le pneumatic. Je me crus perdu ; l'effort que je fis alors me sembla vain. Mais la grille manqua le but, le rasa à peine, et, la machine continuant sa route, le tigre se trouva un peu moins vite au huitième bond, précisément parce qu'il avait raté la prise.

Dans ces secondes vertigineuses, j'eus l'inspiration d'obliquer vers un geyavier qui se trouvait au bord du chemin, et j'échappai encore, parce que le poursuivant se trouva sans doute hésiter, le geyavier lui interdisant un bond complet ou le forçant à se détourner.

Encore que ma vitesse atteignit alors son maximum, je n'avais plus aucune espérance. Je sentais trop bien qu'un ou deux élans de l'adversaire cloraient définitivement cette lutte. Au bond suivant, je faillis de nouveau être atteint ; mais tandis que la roue filait devant la grille, je vis dans un éclair que j'allais traverser un ponton assez long et très étroit jeté sur une sorte de petit canal d'irrigation. Cette vue me rendit quelque courage ; j'eus l'impression très nette que le tigre aurait une brève hésitation, qu'il se pourrait qu'il perdît quelque mètres en ralentissant sa course au passage. C'est effectivement ce qui arriva. Quand je me trouvai de l'autre côté du canal, j'avais gagné une dizaine de pas sur l'épouvantable chat. Je crois bien que, dans l'ivresse de cet avantage, j'accélérai encore mon coup de pédale.

Durant les secondes qui suivirent, le tigre regagna peu à peu son retard, mais avec moins d'aisance qu'au début. Une aube d'espoir me vint soutenir, et bientôt la distance demeura stationnaire. Je ne puis dire que je redoublai d'efforts, car j'avais atteint mon maximum, mais je maintins toute mon énergie. Après quelques centaines de mètres, j'eus la délicieuse certitude que non seulement je conservais mon avantage, mais que le félin avait perdu une couple de mètres. A une petite descente, je me laissai rouler comme un projectile qui s'aiderait lui-même, et je conquies ainsi une nouvelle avance.

Déjà le triomphe enflait ma poitrine d'une palpitation d'allégresse. Je me croyais sauvé, je poussai la pédale avec une frénésie joyeuse. Une circonstance remit tout en question : vers l'entrée d'un champ de bananiers, une branche feuillue, jetée par quelque travailleur, barrait tout le chemin. Il n'était plus temps de l'éviter, et, d'ailleurs, comment me picher ou descendre de machine dans une pareille conjoncture ! Je pris donc instantanément mon parti : je franchis l'obstacle.

Par malheur, mon mouvement en fut faussé, et je ralentis pendant quelques foulées pour ne pas perdre l'équilibre. Le carnivore dut s'en apercevoir ; il fit un effort désespéré ; et je vis le moment où j'allais tout de même tomber sous la grille formidable. Une espèce de pâmoison passa sur



L'ACCIDENT SURVENU A CHERRY, LE CHAMPION ANGLAIS — LE MÉDECIN PANSANT SES BLESSURES.

mon esprit ; j'eus le vertige de l'abandon, aussi terrible que celui des montagnes, une étrange résignation à la mort. Ce ne fut qu'un éclair.

Un instant après, j'avais repris la pleine lutte, et ce fut le dernier effort. Le tigre, quoique vite encore comme un bon cheval de chasse, était définitivement vaincu par la bicyclette ; bientôt il abandonnait la poursuite, partie par découragement, partie, sans doute, par la proximité du village qu'il avait appris à redouter.

Je ne laissai pas pour cela de pousser jusqu'à l'habitation de mon hôte, et là seulement éclata dans mon cœur le vaste étonnement du péril évité, la joie de vivre, et l'orgueil d'avoir lutté de vitesse avec un des fauves les plus agiles et les plus formidables de la création.

De ce jour, j'ai eu le sentiment profond de la nouvelle ère que marque ce frère, souple et vaillant outil qu'est la bicyclette, et pour avoir été le premier humain, peut-être, qui ait vaincu le tigre dans une course positive, avec la seule force empruntée aux muscles, j'ai mieux senti quelle merveille c'était pour notre semblable, relégué parmi les animaux lents depuis des myriades d'années, d'avoir pris place parmi les plus rapides des bêtes terrestres.

NEMO.

CELA A DU SE PASSER AINSI

Ce n'est pas dans la tradition, mais il est probable que quand Noé a dit à sa femme que la pluie allait tomber pendant quarante jours et quarante nuits, elle s'est mise à insinuer que son vieil imperméable était horriblement passé de mode.

QUESTION EMBARRASSANTE

Gamin avide de science (à sa mère). Maman, qu'est-ce que les mites mangeaient donc avant qu'Adam et Eve aient des habits ?

PAS D'INFORMATIONS PERSONNELLES

L'institutrice.—Que pouvez-vous me dire au sujet d'Alfred le Grand ?
Johnny Flip.—Tout juste ce qu'il y a dans mon livre, madame, rien de plus.

TRAITEMENT INÉGAL

La pluie tombe également sur le juste et l'injuste, mais le juste a quelquefois des rhumatismes pour l'avertir qu'il va pleuvoir.

A-T-IL COMPRIS ?

Le garçon.—M. Smitters demande si vous voulez lui prêter un parapluie. Il dit que vous le connaissez.

Isaac.—Tu lui tiras ziblement gue che le gonmais. Il gonbrentra bropablement bourgeois du ne lui rabbortes bas le barabluie.

SON EXPÉRIENCE

Psutt ! s'exclama Tommy, il y a du monde au salon.

Comment le sais-tu ? demanda Willy.

Maman appelle papa "mon amour".

IL NE POUVAIT PAS LE DIRE

L'ami.—Comment aimez-vous votre maman ? professeur Tommy.

Tommy.—Je ne sais pas. Je ne me suis pas encore mal conduit en classe.